



## Xavier Giannoli

Assistant de production sur *Man on Fire* (1987) d'Elie Chouraqui, Xavier Giannoli débute sa carrière de cinéaste en réalisant de nombreux courts métrages et documentaires.

Parmi ceux-ci, *le Condamné* (1993) avec Philippe Léotard,

*J'aime beaucoup ce que vous faites* (1995) avec Mathilde Seigner,

*Dialogue au sommet* (1995)

avec François Cluzet, et surtout *l'Interview* (1998), qui remporte la Palme d'Or du court métrage ainsi qu'un César.

Porté par Mathieu Amalric, ce film suit la difficile journée d'un journaliste chargé d'interviewer l'actrice Ava Gardner.

Après la réalisation d'un documentaire intitulé *l'Œil humain*, qui s'apparente à une tentative d'analyse du film *À nos amours* de Maurice Pialat, Xavier Giannoli passe le cap du long en signant en 2003 *les Corps impatientes*, un drame porté par Laura Smet et Nicolas Duvauchelle.

Acteur qu'il retrouvera deux ans plus tard pour les besoins d'*Une aventure*,

son second long métrage également interprété par Ludivine Sagnier. Poursuivant sur sa lancée, Xavier Giannoli dirige l'année d'après le duo Cécile de France / Gérard Depardieu dans le touchant *Quand j'étais chanteur*,

qui sera sélectionné en Compétition au Festival de Cannes, tout comme *À l'origine* en 2009.

2009 ( sortie France : 11 novembre 2009) - France - couleur - 2h10

film de **Xavier Giannoli** (réalisation et scénario )

image : **Glynn Speekaert** - montage : **Célia Lafitedupont** - premier assistant réalisateur : **Arnaud Esterez** - décors : **François-Renaud Labarthe** - costumes : **Nathalie Benros** - musique : **Cliff Martinez** - son : **François & Renaud Musy** et **Gabriel Hafner** - effets visuels : **Audrey Ferrara** - maquillage : **Sylvia Carissoli** - scripte : **Marion Pin** - production : **Rectangle Productions, EuropaCorp, Studio 37** et **France 3 Cinéma** - producteurs : **Édouard Weil** et **Pierre-Ange Le Pogam** - distribution : **EuropaCorp**.

avec : **François Cluzet** (Philippe Miller/ Paul), **Emmanuelle Devos** (Stéphane), **Soko** (Monika), **Vincent Rottiers** (Nicolas), **Brice Fournier** (Louis), **Gérard Depardieu** (Abel), **Roch Leibovici**.

## ENTRETIEN AVEC XAVIER GIANNOLI

D'où vient l'idée de ce film ?

Il y a quelques années j'ai lu dans un journal un étrange fait divers : l'histoire d'un escroc qui se serait fait passer pour un chef de chantier et aurait construit une autoroute au milieu d'un champ... Pour son chantier il aurait engagé des dizaines d'ouvriers et embarqué toute une région dans son aventure. Cette histoire m'a autant intrigué qu'amusé et j'ai voulu en savoir plus. Ces quelques lignes étaient déjà romanesques.

Vous avez donc fait une enquête ?

D'abord je suis rentré en contact avec le juge Laurent Léguevaque, qui instruisait l'affaire. Un juge atypique et incroyablement érudit qui s'interrogeait beaucoup sur le mystère de cet homme, sur ses motivations. Aujourd'hui, il n'est plus juge, il a accepté de me conseiller et même de jouer son propre rôle à la fin du film. D'après ses informations, cet entrepreneur imaginaire n'avait pas gagné d'argent avec son escroquerie et l'argent n'était sans doute ni le vrai ni l'unique mobile de ses actes. Il ne s'agissait donc pas d'une banale escroquerie pour voler de l'argent à des braves gens crédules - ce qui ne m'aurait pas intéressé, car les escrocs ne me fascinent pas a priori. C'était plus que ça...

Avez-vous rencontré l'homme en question ?

Le juge m'a délivré un permis de visite, et je suis donc allé le rencontrer plusieurs fois en prison. J'ai le souvenir d'un homme timide et modeste, c'est en tout cas ce qu'il a voulu me faire croire. Sa qualité d'écoute m'avait marqué... Tout se passait comme si les événements décidaient de qui il devait être ou devenir pour obtenir ce qu'il voulait. D'une certaine manière : un homme "de circonstances". Rien à voir avec un escroc bavard qui brasse de l'air. En construisant cette route, il avait fait ce qu'il avait à faire, c'est tout. Il avait en quelque sorte "fait son travail" en répondant à une nécessité étrange. J'ai alors essayé de le faire parler, autant qu'il le voulait bien. De sa route, de sa vie, du monde... et même si cela m'a permis de comprendre en détail comment toute cette histoire avait été concrètement possible - un peu comme la reconstitution, d'un incroyable braquage - j'ai très vite senti la limite de ces entretiens.

Pourquoi ?

D'abord, parce qu'il me racontait les faits de son unique point de vue, en les arrangeant à sa manière. Ensuite, parce que le simple énoncé des faits ne permettait évidemment pas d'approcher la vérité humaine de ce genre d'histoire. Plus que jamais, la réalité a besoin du romanesque pour devenir lisible, compréhensible. Les infos, tout comme une partie des documentaires télévisés, bref, un certain bavardage médiatique nous rend la réalité plus confuse et opaque. Pour se saisir du monde, je le crois sincèrement, nous avons plus que jamais besoin de la fiction.

Jusqu'où avez-vous poussé l'enquête ?

Un collaborateur, lui aussi passionné par l'affaire, m'a aidé à enquêter en rencontrant la quasi-totalité des personnes qui ont été mêlées au chantier. Certaines parlaient de notre homme comme d'un salaud qui voulait juste "jouer au patron", d'autres comme d'un homme généreux qui a voulu les aider. Tous ces éléments contradictoires m'ont fourni un formidable matériel romanesque, et m'ont surtout permis de trouver la distance avec les faits. Car ce qui m'intéressait, c'était de m'emparer de cette histoire et de proposer mon point de vue, mon interprétation. Je ne voulais pas me limiter à essayer de

À l'origine est donc d'abord le portrait d'un imposteur, un personnage cependant peu sûr de lui, un être roublard mais pas nécessairement mauvais qui se retrouve pris dans l'engrenage de ses propres mensonges. Et le tableau de la supercherie que dresse Giannoli produit à la fois du suspense et de l'information. On assiste avec une certaine jubilation aux stratagèmes prévus ou improvisés de Miller, on se demande combien de temps il va tenir avant d'être découvert, on apprend comment inventer une entreprise pipeau et bricoler les quelques signes extérieurs qui semblent attester de son existence.

Mais au-delà du portrait de l'imposteur, il y a le contexte dans lequel il évolue, et tous les personnages qui gravitent autour de lui : région minée par le chômage, élus locaux désemparés, dirigeants de PME à l'affût de nouveaux contrats, jeunes adultes en déshérence entre petits boulots et inactivité... On est chez les Ch'tis mais versant réalisme social, loin du folklore et proche du marasme actuel. Cet arrière-fond très prégnant à la Dardenne reste descriptif, induisant la critique sociale au lieu de la brandir à bon compte.

Si les magouilles de Miller ont une origine, si la région Nord est engluée dans la crise et la grisaille, le projet escroqueur de Miller et le film de Giannoli vont prendre des bifurcations inattendues. À la tête d'un gigantesque chantier, Miller se retrouve pris, habité, dépassé par son projet. Électrisé par l'énergie du collectif et l'espoir qu'il insuffle autour de lui, trouvant subitement un sens fort à son existence, Miller mène son plan non plus pour l'argent ou pour le pouvoir, mais pour le projet lui-même. Bâtissant une portion d'autoroute sans destination, Miller prend conscience que c'est le trajet qui compte, pas le point d'arrivée. Acteur, producteur, metteur en scène de sa bretelle d'autoroute pirate, Miller ne raccordera pas au réseau routier mais aura réussi une "performance" et fédéré des énergies.

Antihéros épique, bâtisseur d'une utopie qui aura mis des gens en action avant de se fracasser contre la réalité, Miller et son autoroute sont évidemment la métaphore de la création artistique et du cinéma. À la fois mythomane pathétique à la Jean-Claude Romand et rêveur généreux à la Coppola ou Cimino, Miller (incarné par l'excellent François Cluzet) représente peut-être l'idée de cinéma de Xavier Giannoli, tiraillée entre grandeur américaine en scope et francitude plus collée au réel, entre le monde tel qu'il devrait être et le monde tel qu'il est.

S.Kaganski - Les Inrockuptibles

reconstituer les faits mais en exprimer la vérité, une vérité. Peut-on prétendre à autre chose quand on fait un film "d'après une histoire vraie" ? J'ai bien sûr changé les noms etc. D'ailleurs, ma démarche n'est pas cynique ou punitive : c'est tout à l'honneur des victimes d'avoir voulu y croire.

C'est d'abord le personnage qui vous intéresse...

Et ce qui a donné son mouvement à cette histoire, c'est qu'il soit peu à peu dépassé par sa propre escroquerie, dépassé par lui-même, ce qu'il ressent. Son mensonge va lui échapper. Ce qui était virtuel devient malgré lui réel, concret, dans la vie. Et à partir de là, qu'est-ce qu'il en fait ? C'est quelque chose de lui-même qu'il va sortir de la terre que ses machines remuent. C'est pourquoi je tenais tant à cette scène avec le danseur et la pelleteuse, la rencontre de la machine, du corps et de la terre. Sa rencontre avec le personnage d'Emmanuelle va l'incarner, le révéler. Elle va le rendre à la vie, aux autres. Il va découvrir qu'être aimé c'est déjà être utile. Sans cette rencontre rien n'aurait été possible. Rien.

On pourrait dire que votre film pose une question : où commence l'autre ?

En quelque sorte, oui. Est-ce que l'on arrivera, un jour, à s'arracher à l'individualisme destructeur et déculpabilisé qui, ces derniers temps, a conduit le monde au bord du gouffre ? Car je ne crois pas que l'on réussira à inventer une société rayonnante et heureuse en continuant à être cupides, matérialistes et cyniques. J'en ai assez du vandalisme moral, tant de la part des financiers et des politiques que des commentateurs. D'ailleurs, je m'amusais beaucoup au moment de filmer mon personnage en train de redistribuer l'argent qu'il a piqué à tout le monde... ce qui ne l'empêche pas de se faire traiter de "salaud" à la fin du film. Car j'ai un peu de mal à croire aux simples histoires de rédemption. Cela me paraît toujours insuffisant, incomplet. Je crois que ce que je ressens est plus chaotique. Tant mieux, ou tant pis.

Dossier de presse (extraits)

Un fait divers survenu dans le nord de la France a inspiré ce film ample et romanesque, qui touche aux ressorts intimes d'un être humain, sonde autant sa capacité à se conduire comme un salaud qu'à s'investir dans la solidarité collective. À l'origine, il y a donc l'histoire vraie d'un escroc qui se fait passer pour un chef de chantier et reprend la construction d'un tronçon d'autoroute jadis abandonné à la suite d'une mobilisation d'écologistes (le bitume menaçait l'extinction d'une race de scarabées). Au lieu de filer à l'anglaise avec l'argent liquide remis en dessous-de-table par les entrepreneurs locaux, celui-ci se prend au jeu, se met à vouloir aider les gens du coin, se pique d'aller jusqu'au bout de son défi : répandre l'asphalte dans les champs de cette région en proie aux difficultés matérielles (chômage, délocalisations).

Mais le film de Xavier Giannoli puise ailleurs sa signification. À l'origine du monde, il y a chez tout un chacun un sentiment d'étrangeté, un émoi devant la majesté des paysages et la beauté d'autrui, devant cet étranger capable de faire jaillir une lumière dans son regard et de nous faire sortir des ténèbres. À l'origine, chez Philippe Miller, cet imposteur minable englué dans la horde sauvage des individualistes, il y a cet instinct romantique, ce besoin d'amour, cette aptitude à abandonner sa dissidence égoïste pour se transcender par l'échange social. Tel est le credo du cinéaste.

Qui sommes-nous ? C'est la question posée au personnage, paumé cynique que ses malversations entraînent dans une "aventure", pour reprendre le titre d'un précédent film de Xavier Giannoli. Nié, sans identité qui lui permette d'être digne, Philippe Miller se sent tout à coup exister comme patron, considéré comme un homme providentiel. Une ivresse le prend de se sentir capable de "changer la vie des gens".

Une culpabilité l'étreint de les berner, les voler, saboter leur espoir. "L'important, c'est qu'on vive un truc ensemble !", dit-il. Il n'avait pas prévu ce "quelque chose d'extraordinaire" qui transforme son escroquerie en mission. Il ne savait pas "qu'on pouvait ressentir ça" : l'exaltation dans la fraternité. Peu à peu, dans le mensonge, il trouve sa vérité.

Qui sommes-nous ? C'est aussi une question posée au comédien, ici François Cluzet, sommé d'être à la fois quelqu'un et quelqu'un d'autre, gêné de devoir assumer un rôle trop grand pour ses épaules, poussé du profil "pathétique" à l'emblème du Messie. Question quasi religieuse posée également au cinéaste, qui signe en filigrane une fable sur le cinéma, l'art de construire une illusion, de motiver une équipe, l'art de transformer un chantier en film, la boue en son et lumière.

Construire une autoroute contre vents et pluies ou bâtir un Opéra en pleine jungle amazonienne : il y a du *Fitzcarraldo* (1982) d'Herzog chez ce Philippe Miller, mû par une quête que n'aurait pas désapprouvée John Huston, celle des conquérants en rébellion contre les éléments, déterminés à poursuivre leur quête blasphématoire, soulés par l'épopée plus que par le butin. Miller transforme son périple de prospecteur d'or en croisade, il est "l'homme qui voulut être roi". Le conquistador d'une route n'allant "nulle part". Et qui distribue son magot à ses proies. "J'ai eu de la chance de les rencontrer" sera sa dernière phrase avant de disparaître.

Raccourci, remonté depuis sa projection cannoise, et du coup plus vif, plus émouvant, *À l'origine* raconte moins l'histoire d'une arnaque que la spirale qui entraîne l'usurpateur dans une sorte de rédemption, via l'alchimie du virtuel au réel. Giannoli fait exister une myriade de personnages "secondaires", qu'il enracine dans leur contexte géographique et social. Stéphanie Sokolinski fait une bien belle irruption dans le cinéma en femme de chambre d'hôtel propulsée comptable, Vincent Rottiers est parfait en voyou avide de réinsertion, Emmanuelle Devos est bouleversante dans le rôle du maire de la commune.

Jean-Luc Douin - Le Monde